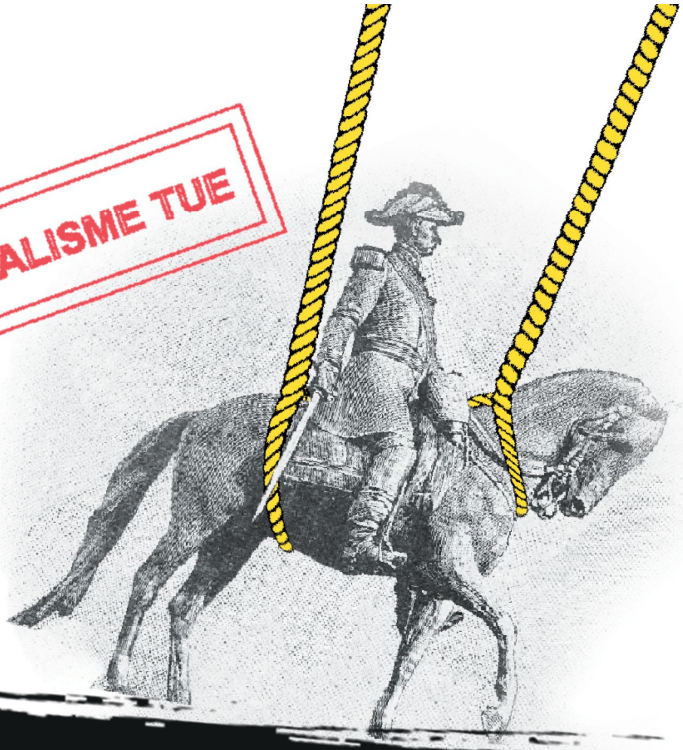
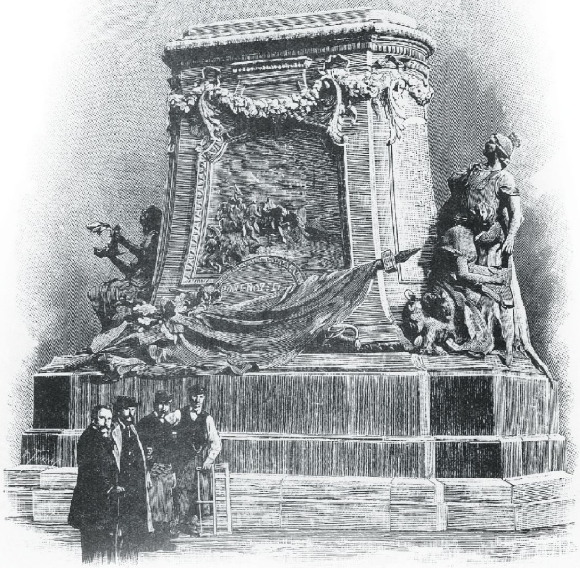
LE COLONIALISME TUE



FAIDHERBE DOIT TOMBER !



SURVIE

SURVIE

Une campagne à l'initiative de l'association Survie Nord à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Louis Faidherbe le 3 juin 2018.

En partenariat avec le Collectif Afrique, l'Atelier d'Histoire Critique, le Front uni des immigrations et des quartiers populaires (FUIQP), le Collectif sénégalais contre la célébration de Faidherbe.

Consultez le site : faidherbedoittomber.org

@Abasfaidherbe

Faidherbe doit tomber

SURVIE

Faidherbe doit tomber !

Qui veut (encore) célébrer le “père de l’impérialisme français” ? **p. 4**

Questions-réponses (à ceux qui veulent garder Faidherbe) p. 6

Qui était Louis Faidherbe ? **p. 9**

- Un jeune Lillois sans éclat
- Un petit soldat de la conquête de l’Algérie
- Le factotum des affairistes
- Le « pacificateur » du Sénégal
- Un technicien du colonialisme
- Un idéologue raciste
- Une icône de la République coloniale

Faidherbe vu du Sénégal **p. 22**

Aux origines lointaines de la Françafrique **p. 29**

Bibliographie p. 34

SURVIE

Faidherbe doit tomber !

Qui veut (encore) célébrer le “père de l’impérialisme français” ?

Depuis la fin du XIX^e^ siècle, Lille et le nord de la France célèbrent perpétuellement la mémoire du général Louis Faidherbe. Des rues et des lycées portent son nom. Des statues triomphales se dressent en son hommage au cœur de nos villes.

Il y a là, pourtant, un scandale insupportable. Car Faidherbe était un colonialiste forcené. Il a massacré des milliers d’Africains au XIX^e^ siècle. Il fut l’acteur clé de la conquête du Sénégal. Il défendit toute sa vie les théories racistes les plus abjectes.

Si l’on considère que la colonisation est un crime contre l’humanité, il faut alors se rendre à l’évidence : celui que nos villes honorent quotidiennement est un criminel de haut rang.

Certes, officiellement, ce n’est pas l’« œuvre coloniale » de Faidherbe que célèbrent ces rues et ces statues : ce sont ses « exploits » lors de la guerre franco-prussienne de 1870. À la tête de l’armée du Nord, c’est lui, nous dit-on, qui permit à la région d’échapper à l’ennemi. Une infime « victoire », au milieu d’une débâcle généralisée, qui vaut encore aujourd’hui à Faidherbe d’être porté en triomphe par les patriotes de tous bords.

Mais, deux cents ans après la naissance de Faidherbe, qui vit le jour à Lille en 1818, et quarante ans après le « jumelage » entre les municipalités de Lille et de Saint-Louis du Sénégal, scellé en 1978, il est temps de connaître les autres facettes de ce douteux personnage, que certains décrivent comme le *« père de l’impérialisme français*[1] *»*.

[1] C’est le cas par exemple du général Maurice Faivre dans un texte publié en janvier 2011 sur le site « Études coloniales » (<http://etudescoloniales.canalblog.com>).

SURVIE

Un mouvement planétaire

Depuis plusieurs années, des mouvements s'élèvent dans le monde entier pour protester contre la célébration des grandes figures esclavagistes, colonialistes et racistes. En Afrique du Sud, une grande campagne baptisée *« Rhodes must fall »* a fait tomber la statue du colonialiste Cecil Rhodes en 2015. Aux États-Unis, les monuments à la gloire de Christophe Colomb vacillent et les statues du général sudiste Robert Lee ne sont plus protégées que par les néonazis. En Catalogne, la statue d'un esclavagiste vient d'être déboulonnée par les autorités barcelonaises. En Belgique, les protestataires s'attaquent aux bustes et aux statues équestres du sanguinaire Léopold II, qui s'appropria le Congo. En France même, des personnalités de plus en plus nombreuses contestent la vénération nationale vouée à Colbert, Bugeaud, Lyautey, Gallieni et autres Jules Ferry.

Lille et sa région doivent participer à cet élan salutaire et renverser les fétiches moribonds du colonialisme.

Honorer un criminel ?

À l'occasion d'une exposition d'« art contemporain » organisée à Lille à l'été 2017, un panneau brossait, au pied de la statue équestre qui jouxte la place de la République, ce portrait lapidaire de notre « héros » régional : *« Louis Faidherbe fut un grand militaire. Il a apporté, au long de ses voyages, de nombreuses connaissances sur la culture des peuples et des territoires africains. »* On verra dans les pages qui suivent ce que cette présentation irénique a de scandaleux.

Les générations actuelles et futures doivent connaître l'histoire de l'assassin Faidherbe et de tous ceux qui, comme lui, massacrèrent au nom de la « civilisation » (et des « races supérieures »). La célébration consensuelle de ces criminels est une insulte aux peuples qu'ils ont martyrisés et un crachat quotidien au visage de leurs descendant.e.s.

Faidherbe doit tomber !

Questions – réponses

(à ceux qui veulent garder Faidherbe)

Vous voulez vraiment déboulonner les statues de Faidherbe et débaptiser les institutions qui portent son nom ?

Oui. En ce début de XXIe siècle, on ne peut plus, sous prétexte qu'il a remporté deux victoires mineures en 1870-1871, glorifier un homme qui a servi le colonialisme pendant toute sa vie (1818-1889).

Mais il n'a pas fait que des mauvaises choses : il a lutté contre l'invasion de la France par les Prussiens en 1870-1871 !

Comme Philippe Pétain en 1914-1918 ?

On peut bien faire la part des choses entre les aspects positifs et les aspects négatifs de sa carrière, non ?

C'est précisément ce que font les adorateurs de Faidherbe, qui « oublient » pudiquement de mentionner son « œuvre coloniale » et ce qu'elle a d'odieux. Mais cela prouve l'hypocrisie de leur adoration : ils célèbrent un homme qui a lutté contre l'invasion allemande de la France… mais qui a participé à l'invasion française de l'Afrique !

Oui, mais vous jugez une histoire passée avec vos yeux d'aujourd'hui !

En effet. Et c'est justement l'objectif poursuivi par ceux qui érigent des statues, baptisent des rues et créent des « lieux de mémoire ». Dans le cas d'espèce, ils voulaient perpétuer le culte de Faidherbe. Or leurs idéaux, s'ils étaient peut-être acceptables hier, ne le sont plus aujourd'hui.

Mais il faut relativiser ! Comme vous le dites vous-mêmes, les idées de Faidherbe étaient banales à son époque.

Banales certes, mais pas généralisées. Dès cette époque, de nombreuses personnalités contestaient le colonialisme et ses fondements idéologiques. Sur le plan politique, on peut citer Clemenceau, qui était un opposant farouche à la colonisation. Sur le plan scientifique, on peut mentionner Joseph Anténor Firmin qui a publié en 1885 *De l'égalité des races humaines*, ouvrage beaucoup plus sérieux que les élucubrations racistes de Faidherbe.

SURVIE

De toute façon, votre haine anti-Faidherbe n'aboutira à rien. On ne débaptise pas les rues et on ne déboulonne pas les statues si facilement !

C'est vrai, mais c'est à cause du conservatisme ambiant. Et ce n'est pas impossible, comme le prouve le changement de nom de la rue de Paris à Lille, devenue fin 2017 « rue Pierre-Mauroy ». Quand on veut, on peut… Notez également qu'une rue de Lille qui portrait le nom du maréchal Canrobert (1809-1895) a récemment été débaptisée parce que ce personnage, dont la carrière a quelque similitude avec celle de Faidherbe, avait *« un passé colonial un peu douteux*[2] ».

Et qui voulez-vous honorer alors ?

Nous ne sommes pas des adeptes des célébrations des soi-disant « grands hommes ». Mais s'il faut nommer les rues, les lycées, les hôpitaux ou les stations de métro – c'est assez commode, il est vrai –, nous connaissons des noms plus sympathiques que celui de Faidherbe. Il est temps de rendre hommage à celles et ceux qui se sont battu.e.s pour le peuple et pour la justice, et non à leurs ennemis.

Concernant les statues de Faidherbe, ne vaudrait-il pas mieux les laisser, pour expliquer ce qu'est le colonialisme, plutôt que les supprimer et effacer ainsi toute trace de ce passé ?

Si c'est pour raconter que le colonialisme a des aspects « positifs », comme le croient encore beaucoup de gens, pas sûr que cela soit la solution. S'il s'agit en revanche d'indiquer clairement, sur ces statues elles-mêmes, ce qu'est fondamentalement le colonialisme, à savoir un crime abominable *dans son principe même*, alors une telle solution pourrait se défendre.

On transformerait ainsi ces statues en monuments anticolonialistes…

Exactement. Et, avec un peu d'imagination, on pourrait même les transformer davantage, pour en inverser le sens et en faire des hommages aux victimes de la colonisation et/ou à ceux qui y ont résisté. C'est finalement ce que réclament tou.te.s celles et ceux qui veulent *renverser* les symboles colonialistes.

Reste qu'il est peu probable, dans cette hypothèse, que les autorités municipales souhaitent conserver longtemps des monuments qui mettraient ainsi en lumière un des pires crimes de l'histoire de France. Elles seraient sans doute les premières à vouloir supprimer ces édifices…

[2] Voir « De l'extrême difficulté qu'il y a à changer le nom d'une rue », *La Voix du Nord*, 23 juin 2017.

SURVIE

Qui était Louis Faidherbe ?

Faidherbe en quelques dates

3 juin 1818 : naissance à Lille.

1838 : entrée à Polytechnique.

1844-1852 : séjours en Algérie.

1852 : affectation au Sénégal.

16 décembre 1854 : nommé gouverneur du Sénégal.

1854-1861 et 1863-1865 : gouverneur du Sénégal.

1865-1870 : installation en Algérie.

19 novembre 1870 : nommé à la tête de l'Armée du Nord.

Avril 1871 : retraite militaire.

Juillet 1871 : député du Nord (il démissionne rapidement)

Janvier 1879 : sénateur du Nord.

28 septembre 1889 : décès à Paris.

Un jeune Lillois sans éclat

Rien au départ ne destinait Faidherbe à un avenir radieux. Né à Lille le 3 juin 1818, Louis Léon César Faidherbe, fils de la petite bourgeoisie locale, eut dans sa jeunesse beaucoup de mal à se faire remarquer. Au collège de Lille, ses professeurs le trouvaient certes *« affectueux »* et *« serviable »*, mais ils avaient grand peine à repérer d'autres qualités chez ce garçon *« peu assidu »* et *« peu appliqué »*. C'est seulement grâce à la bienveillance d'un de ses professeurs de mathématiques qu'il obtiendra, par piston, une demi-bourse pour entrer en 1838 à l'école Polytechnique. *« On sourit un peu quand on lit, dans l'annuaire du département du Nord, que Faidherbe est entré à Polytechnique "grâce à un travail opiniâtre…" »*, s'amuse son biographe Alain Coursier, pourtant très complaisant.

La suite n'est pas meilleure. Intégré à l'école du génie de Metz (1840) puis nommé à Arras (1842), le jeune officier reçoit des appréciations salées. *« La tenue est assez correcte mais sa conduite est très dissipée »*, commente un de ses supérieurs. *« Ses travaux sont médiocres et incomplets »*, ajoute un autre. Sans doute pressés de se débarrasser d'un tel élément, ses chefs demandent sa mutation en Afrique. Et cela tombe bien car, tout médiocre qu'il soit, Faidherbe rêve pour sa personne de gloires exotiques et d'aventures épiques.

Un petit soldat de la conquête de l'Algérie

En 1844, Louis Léon est donc expédié en Algérie, où l'on se bat depuis quelque temps pour imposer aux indigènes les bienfaits de la civilisation. Sous la houlette du général Bugeaud, la « patrie des droits de l'homme » massacre en masse les Algériens pour leur apprendre les vertus de la culture française. Faidherbe est le témoin direct cette généreuse effusion de sang : *« Vous voyez une guerre d'extermination et, malheureusement, il est impossible de la faire autrement*, écrit-il à sa mère en 1844. *Après bien des tentatives pour lui inspirer le respect du droit des gens, on est réduit à dire : un Arabe tué c'est deux Français de moins assassinés. »*

En bon militaire, Faidherbe rêvait de participer à cette macabre leçon d'arithmétique. Mais sa mission en tant qu'officier du génie se limite à la construction de routes et de fortifications. *« Quand j'étais à Mostaganem, on se battait à Djemaa ; maintenant que je suis à Djemaa, on se bat à Mostaganem*, note-t-il plein d'amertume. *Il faut avouer que j'ai du malheur. »*

Un « négrophile » en Guadeloupe ?

Faidherbe est affecté en Guadeloupe en 1848. Sous prétexte qu'il y a débarqué au moment précis où la France abolissait l'esclavage (pour la deuxième fois), ses hagiographes raconteront plus tard que son passage express sur l'île lui a permis de sympathiser avec « les Noirs ». On dit même qu'il milita aux côtés de Victor Schœlcher, député de la Martinique et de la Guadeloupe et ardent défenseur de l'abolition, et qu'il fut expulsé sous la pression des colons en raison de sa « négrophilie ».

Problème : les historiens n'ont trouvé aucune trace d'un pareil engagement. Certes, Faidherbe s'est vaguement intéressé à la condition des Noirs de Guadeloupe *« Il semble qu'il se soit senti la volonté d'aimer cette race maudite »*, note un de ses hagiographes plein d'admiration. Mais il n'améliora en rien leur sort. Et c'est simplement parce qu'il était en sureffectif que Faidherbe fut renvoyé en Algérie en 1849 – sans plus de gloire qu'à son arrivée mais affecté d'une vilaine maladie de peau.

Après un court séjour en Guadeloupe (cf. encadré), Faidherbe est de nouveau affecté en Algérie en 1849. Passé à côté de la gloire la première fois, Faidherbe est bien décidé à saisir cette nouvelle chance.

Pendant ce deuxième séjour algérien (1849-1852), il participe avec zèle à la campagne de « pacification » et se forme à la « méthode Bugeaud » (pillages, massacres, enfumages, destruction de villages, décapitation de rebelles, etc.). Au cours de l'expédition de la petite Kabylie, à laquelle il prend part en 1851 sous les ordres du sanguinaire général de Saint-Arnaud, il envoie à sa mère une lettre satisfaite : *« J'ai détruit de fond en comble un charmant village de deux cents maisons et tous les*

jardins. Cela a terrifié la tribu qui est venue se rendre aujourd'hui » (30 juin 1851).

Cette participation enthousiaste au rayonnement de la France outre-mer vaut à Faidherbe, pour la première fois de sa carrière, les encouragements de sa hiérarchie. Saint-Arnaud le propose à la légion d'honneur – qu'il n'obtient pas. Une mésaventure lui vaudra la reconnaissance de ses chefs : pris dans une tempête de neige au cours d'une mission de reconnaissance dans les montagnes du Djurdjura, Faidherbe glisse dans un torrent d'eau glacée. Il en réchappe de peu mais obtient enfin la légion d'honneur. Il souffrira cependant toute sa vie des séquelles de ce faux-pas : celui que les statues représentent dans de viriles postures fut en réalité toute sa vie diminué par d'innombrables ennuis de santé. Et l'arthrite le laissera paralysé dès l'âge de 57 ans.

Le factotum des affairistes

Affecté au Sénégal, Faidherbe débarque à Gorée le 6 novembre 1852. C'est là qu'il se fera enfin un nom. Simple « sous-directeur du génie » dans un premier temps, il connaît une ascension fulgurante : il sera nommé gouverneur de la colonie deux ans seulement après son arrivée.

Comme l'a démontré l'historien Leland C. Barrows, cette promotion inespérée est l'œuvre d'une poignée d'affairistes locaux, et en particulier de la maison de négoce bordelaise Maurel et Prom, implantée au Sénégal et très introduite dans les milieux politiques parisiens.

Le Sénégal n'est alors qu'une collection de comptoirs commerciaux. Voyant fondre leurs profits, suite à l'abolition de l'esclavage et à l'érosion des cours de la gomme, les négociants français sont à la recherche d'un homme à poigne capable de soumettre les États africains environnants, qui ont l'énervante habitude de taxer les marchandises et de perturber la navigation sur le fleuve Sénégal. Une manie d'autant plus détestable qu'on cherche à cette période à implanter une culture prometteuse : l'arachide.

Le petit officier lillois attire rapidement l'œil de ses futurs parrains. En mars 1853, il rédige un rapport très favorable aux sociétés de commerce installées sur la côte sénégalaise. De mai à novembre 1853, il participe à une expédition le long de la côte Atlantique qui l'amène à participer à des opérations militaires visant à défendre les

intérêts commerciaux français. Et lorsque Faidherbe prend part, en mars 1854, à la bataille de Dialmath (près de Podor) pour défendre – à nouveau – les négociants français contre les populations locales, Maurel et Prom engage un *lobbying* actif pour le propulser à la tête de la colonie.

Nommé gouverneur du Sénégal en décembre 1854, Faidherbe n'oubliera jamais ceux qui l'ont adoubé : il travaillera toute sa vie main dans la main avec le patronat colonial.

Le « pacificateur » du Sénégal

Cornaqué par les colons, Faidherbe engage dès sa nomination une vaste entreprise de « pacification » du Sénégal, y appliquant scrupuleusement la féroce « méthode Bugeaud ». Objectif : favoriser le commerce sur le fleuve Sénégal en soumettant les État africains voisins. Il s'agit, selon ses termes, de devenir les *« suzerains du fleuve »*.

Le gouvernorat de Faidherbe (1854-1861 et 1863-1865) est marqué par une série ininterrompue de campagnes militaires, du Fouta Toro au Khasso et du Kayor à la Casamance (voir encadré). *« Avant d'être un "constructeur"*, relève l'historien Vincent Joly, *Faidherbe est d'abord un destructeur. »* Pendant des années, les peuples de la région sont soumis à la mitraille française. Les hommes sont massacrés. Les villages réduits en cendre. La famine, savamment entretenue dans les « zones rebelles », devient une arme de guerre.

Participant personnellement aux opérations, Faidherbe revendiquera toute sa vie cette politique de terreur. *« En dix jours, nous avions brûlé plusieurs villages riverains de la Taouey, pris 2 000 bœufs, 30 chevaux, 50 ânes et un important nombre de moutons, fait 150 prisonniers, tué 100 hommes, brûlé 25 villages et inspiré une salutaire terreur à ces populations »*, écrit-il un jour. *« Rien ne peut donner une idée de la terreur que notre poursuite inspira à ces malheureuses populations, entraînées dans cette guerre par quelques chefs vendus aux Maures »*, ajoute-t-il. *« Si un pillage est commis par les habitants d'un village, tout le pays auquel appartient le village en est responsable et doit s'attendre à toute espèce de représailles de notre part »*, commente-t-il encore. Ces campagnes de terreur font un nombre incalculable de

victimes.

Se vivant comme le Bugeaud du Sénégal, Faidherbe exige que les militaires envoyés au Sénégal aient une expérience algérienne. Car c'est en Algérie, explique-t-il en janvier 1856, qu'ils apprennent *« comment on arrive à dominer et à organiser les peuples barbares et comment on fait la guerre commune à l'Algérie et au Sénégal »*.

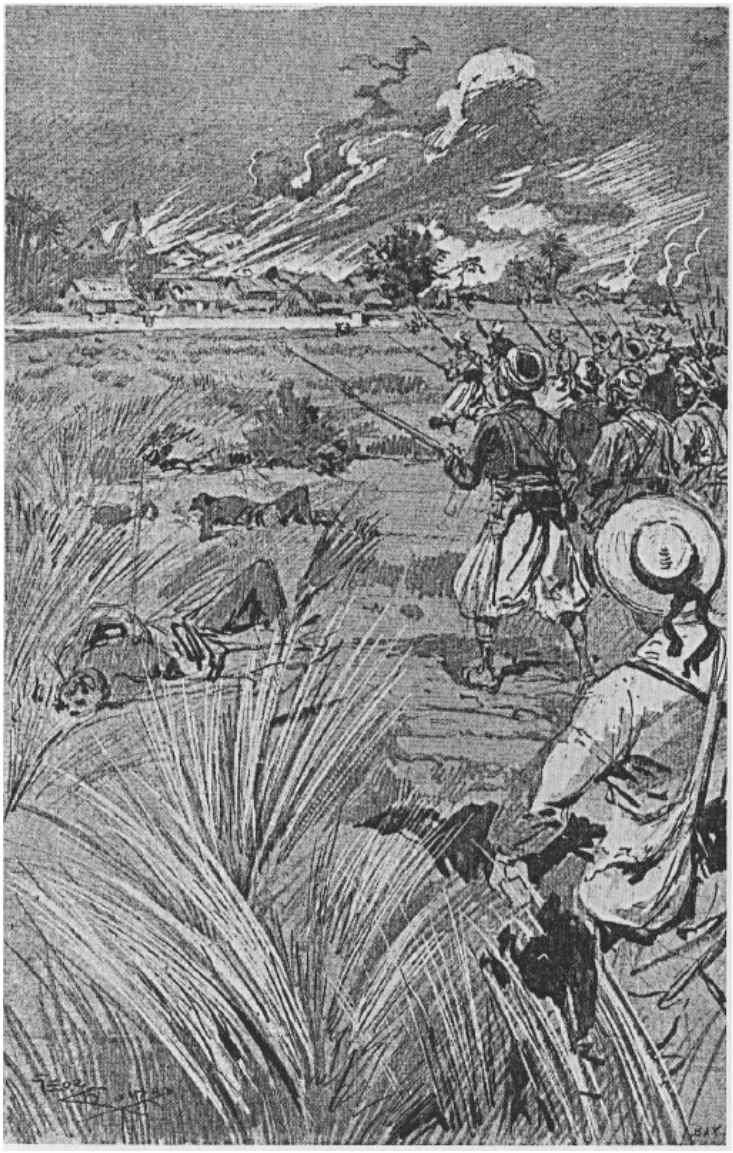


Image de propagande célébrant la destruction du village de Dara par les troupes du gouverneur Faidherbe en 1855.

Les sanglantes expéditions militaires de Faidherbe au Sénégal [3]

Janvier 1855 : une expédition est lancée contre le village de Bokol dans le Dimar. Tout le village est brûlé.

Mars 1855 : expédition contre les villages de Marsa et d'Oundounba. Faidherbe y envoie la « Garnison de Bakel ». Le village est brûlé. On dénombre 12 morts, 25 blessés, 22 bœufs volés ainsi que des chèvres et des ânes.

Mars 1855 : un lieutenant de Faidherbe, M. Bargone, envoie des tirs de canons et rase le village de Bakel. La détermination de M. Bargone sera saluée par Faidherbe. Un seul endroit dans Bakel est épargné : le quartier Ndiaybé parce qu'il s'y trouvait quelques alliés fidèles du gouverneur.

5 avril 1855 : les hommes de Faidherbe brûlent le village de Nayé, dans le Sénégal oriental. Plus de 200 personnes périssent dans les flammes. Un grand homme religieux du village est fusillé sur place.

14 juillet 1855 : le gouverneur Faidherbe en personne fait tirer sur des villageois, des populations riveraines, près d'Orndoli dans le Damga. Le capitaine Parent, un lieutenant de Faidherbe, opère des razzias aux abords de Bakel et brûle entièrement le village de Koungueul.

18 décembre 1856 : le village de Nguik dans le Ndiambour est pillé et brûlé par les hommes de Faidherbe. Le gouverneur dirige lui-même les opérations.

19 décembre 1856 : le village de Ouadan et celui de Baralé sont également incendiés par les hommes de Faidherbe.

Mars 1858 : les hommes de Faidherbe brûlent de nouveau Ouadan. Le village de Keur-Seyni-Diop est aussi incendié au cours de l'« expédition de Niomré ». Les villages de Tanim ainsi que celui de Mbirama sont également incendiés par les soldats dirigés par un homme de Faidherbe, le lieutenant Lafont. Les chroniques rapportent qu'on voyait au loin la fumée s'élever au-dessus du village de Mbirama.

Mai 1859 : sur la route pour combattre le Sine, les hommes de Faidherbe forcent les

[3] Recensement par l'historien et philosophe Khadim NDIAYE, « Le sanguinaire général Faidherbe ne mérite pas d'avoir une statue au Sénégal. Lettre ouverte à M. Mansour Faye, maire de Saint-Louis du Sénégal », <www.ndarinfo.com>, 7 septembre 2017.

villages à fournir de force un contingent de volontaires. L'échauffourée de Logandème contre Bour Sine Famak est lancée le 18 mai 1859. C'est une confrontation sanglante. Faidherbe lui-même affirmera que 150 Sérères furent tués ou blessés. Il donne l'ordre de brûler Fatick et tous les villages environnants. Les imposantes colonnes de fumée poussent les rescapés à aller se réfugier dans les zones voisines.

Mars 1860 : Faidherbe envoie le commandant Laprade en Basse-Casamance punir certains villageois jugés hostiles. C'est « l'expédition de Caronne [Karone] et Thionk ». Le village de Hilor est entièrement incendié. Un des fils du roi de Hilor est tué. Le village de Kourba est également brûlé.

5 février 1861 : en Haute-Casamance, le village de Sandiniéri est dévasté. Le capitaine Fulcrand détruit le village de Dioudoubou. Le village de Niagabar est également incendié.

12 février 1861 : Le village de Bombadiou est incendié.

Novembre 1860 : un homme de Faidherbe, M. Parchappe, dirige une expédition violente contre les Balantes et détruit tout le village de Kouniara.

Mars 1861 : Faidherbe dirige en personne une expédition contre le Cayor. Tous les villages entre Kelle et Mékhé, au nombre de 25 sont brûlés. Des dizaines de personnes sont fusillées.

4 avril 1861 : au village keur Ali-Mbengue, 16 hommes sont tués. Tous les villages voisins sont pillés et incendiés.

5 avril 1861 : 1 000 soldats de Faidherbe sont envoyés pour détruire tous les villages des environs de Guéoul et de Mbawor.

30 avril 1864 : 10 villages autour de Pout sont entièrement détruits.

30 décembre 1863 : l'homme de main de Faidherbe, le lieutenant-colonel Laprade passe 4 jours à punir violemment des villages dans le Baol accusés de s'opposer aux intérêts des colons.

18 juillet 1864 : les hommes de Faidherbe détruisent tous les villages bosséyabé dans le Fouta. Près d'une quarantaine de personnes sont massacrées.

SURVIE

Un technicien du colonialisme

Faidherbe n'a pas seulement massacré les Sénégalais : il a beaucoup œuvré pour les contrôler et les faire marcher droit. En bon spécialiste du génie militaire, il a fait construire toutes sortes d'infrastructures pour quadriller le territoire et en extraire les richesses. C'est pour cette raison qu'il est qualifié, par ses biographes zélés, de *« bâtisseur »*.

Il a également manœuvré avec soin pour amadouer les autochtones qui pouvaient être utiles à la suprématie française. Il faut, écrit-il du haut de sa grandeur, *« donner, quand il nous plaira, quelques preuves de notre munificence aux chefs dont nous serons contents »*. Il offre donc quelques faveurs aux chefs africains les plus dévoués, auxquels il sous-traite la répression quotidienne tout en attisant à travers eux les rivalités entre les « races » qui peuplent ce territoire. Diviser pour régner : vieille technique impériale.

Pour pallier le manque d'effectif, Faidherbe cherche dans la population locale des intermédiaires pour « défendre » et « mettre en valeur » les territoires soumis. Il s'appuie pour ce faire sur les deux institutions mères de toute autorité : l'école et l'armée. En 1856, il crée notamment l'« école des otages », dont l'idée est simple : en gage de paix, les chefs soumis devaient laisser certains de leurs enfants au bon soin de l'administration française, qui se chargeait d'en faire de dociles subordonnés. En 1857, il met sur pied un nouveau corps d'armée inspiré des Tirailleurs indigènes d'Algérie : les « tirailleurs sénégalais ». Les Noirs font de bons soldats, écrit Faidherbe en 1859, *« parce qu'ils n'apprécient guère le danger et ont le système nerveux très peu développé »*. Dans les décennies suivantes, les tirailleurs sénégalais serviront à défendre les intérêts de la France sur tous les champs de bataille (et nourriront plus tard l'imaginaire colonial grâce au sourire chocolaté du gentil tirailleur « Banania »).

Faidherbe investit résolument dans l'enseignement du français, pour ancrer dans les jeunes esprits africains les subtilités de la langue de Molière et les aider ainsi à découvrir le génie éternel de la France, *« cette vieille et noble nation qui marche depuis des siècles à la tête de la civilisation du monde »* (ainsi qu'il la décrit en 1855).

Pareil altruisme s'accompagne toutefois d'une visée plus immédiate : éloigner les Africains des institutions traditionnelles locales, que l'administration coloniale tente par ailleurs de contrôler.

Faidherbe entretient en particulier un rapport ambigu avec l'islam. S'il déteste à l'évidence cette *« demie-civilisation »*, comme l'appelle, qui met en péril les généreux efforts de la France au Sénégal, il voit dans les institutions musulmanes un outil potentiel pour faire régner l'ordre et garantir l'unité de la colonie. Comme le note un observateur, Faidherbe considère l'islam comme *« une étape entre la barbarie africaine et l'acclimatement définitif de l'influence européenne »*.

Un idéologue raciste

Si Faidherbe bénéficie, encore aujourd'hui, d'une réputation de « négrophile » et d'« islamophile », c'est que son racisme était plus sophistiqué que celui de ses contemporains et qu'il a réussi à lui donner un caractère « scientifique ». Conscient qu'il faut connaître pour soumettre, Faidherbe a étudié en détail les peuples qu'il entendait dominer.

Dès son arrivée au Sénégal, il se met en relation avec les sociétés savantes parisiennes et participe à l'effort de classification des peuples locaux. Contrairement à ses prédécesseurs, qui se contentaient de descriptions et de typologies, Faidherbe s'attache à établir un système raciologique cohérent et hiérarchisé. Il décrit ainsi l'histoire du Sénégal comme une interminable « guerre des races ».

Cette analyse aboutit naturellement à magnifier la geste coloniale qui, après avoir divisé « les Africains » en deux camps, confie aux Blancs la mission de protéger les plus fragiles (les gentils) contre les autres (les méchants). Les premiers ont la particularité d'avoir la peau noire, indique Faidherbe, et un cerveau singulièrement étriqué. *« L'infériorité des Noirs provient sans doute du volume relativement faible de leurs cerveaux »*, note-t-il en 1879. Les seconds, au teint plus clair, sont congénitalement portés à la violence physique et au mahométisme le plus fanatique. Par la carotte ou le bâton, tous ces gens sont sommés de se soumettre au maître blanc.

Contrairement à ceux qui préconisent l'extermination pure et simple des peuples « arriérés », Faidherbe fait partie des optimistes. Si les races inférieures sont sans doute vouées à disparaître, pense-t-il, nul besoin de les passer par le fil de l'épée. Humaniste, il recommande plutôt le métissage, dont il a lui-même su apprécier les plaisirs (cf. encadré). Selon la conception de Faidherbe, les métis bénéficient en effet des qualités respectives des « races » qui les ont engendrées (à savoir : l'intelligence supérieure des Blancs et la robustesse physique des Noirs). Outre que le métissage fournira les intermédiaires indispensables à l'administration coloniale, cette théorie permet au gouverneur de présenter la colonisation française sous un jour humanitaire : peut-être pouvait-elle régénérer les « races » déliquescentes et offrir un espoir aux Noirs que les lois implacables de l'histoire naturelle avaient condamnés ?

Faidherbe adepte du « métissage »

Au milieu du XIX^{e} siècle, les colons installés sur les côtes sénégalaises pratiquent couramment ce qu'on appelle les « mariages à la mode du pays », c'est-à-dire des unions temporaires entre Européens et femmes africaines. Qu'ils soient célibataires ou qu'ils aient laissé leurs épouses en France, les colons utilisaient les femmes africaines pour égayer leur quotidien et réchauffer leur lit. La pratique était parfaitement acceptée : ces unions se vivaient au grand jour et participaient au métissage de la colonie.

Le gouverneur Faidherbe est un adepte de cette attrayante coutume, qu'il justifie en théorie et apprécie en pratique. Il prend pour « femme temporaire » une jeune fille de 15 ans, nommée Dioconda Sidibé. De cette liaison naît le 15 février 1857 le premier fils de Faidherbe, baptisé comme son père Louis Léon. Ce qui n'empêche pas le romantique gouverneur de contracter un vrai mariage l'année suivante, à l'occasion d'un voyage en France. Âgé de 40 ans, il épouse à sa nièce Angèle Émilie Marie Sophie, qui n'a alors que 18 ans (il s'agit de la fille de son frère Romain, mort en 1850), avec laquelle il aura trois autres enfants.

Les historiens n'ont jamais retrouvé la trace de Dioconda Sidibé, qui serait morte prématurément. Élevé par Angèle, Louis Léon junior meurt de la fièvre jaune à 24 ans, en 1881.

Une icône de la République coloniale

Bien que ses « exploits » militaires se soient révélés largement inutiles pendant la guerre de 1870 – la Prusse écrase la France à plate couture –, Faidherbe, fait général par le Second Empire en 1863, devient immédiatement une icône de la III^{e} République. Née de la débâcle, cette dernière cherche des symboles patriotiques. Elle élève Faidherbe au rang de héros national. Ne s'est-il pas battu vaillamment contre l'ennemi germain ? N'a-t-il pas apporté nos Lumières universelles à nos amis africains ?

Député du Nord en 1871, sénateur en 1879, Faidherbe jouit d'une heureuse retraite, au cours de laquelle il soigne son arthrite et bichonne la légende rétrospective de sa vie. Membre de nombreuses sociétés savantes, il partage abondamment ses théories racistes, défend la conquête coloniale entreprise par la jeune République, prodigue ses conseils aux militaires qui partent civiliser l'intérieur de l'Afrique et aux hommes d'affaires qui se proposent de les seconder.

C'est auréolé de gloire que Faidherbe décède le 28 septembre 1889. Les Républicains de toutes obédiences se disputent son héritage. Grand défenseur de la mission civilisatrice des « races supérieures », Jules Ferry écrit à sa veuve cet émouvant hommage : *« J'ai étudié son œuvre africaine,* […] *et lutté de toutes mes forces pour que cette grande entreprise fût énergiquement continuée. »*

Lille et sa région sont également en pleurs. Des milliers de personnes assistent à ses obsèques. Les autorités de la ville baptisent de son nom la rue de la gare et une souscription nationale est lancée pour ériger une statue à son effigie. Lorsque celle-ci est enfin inaugurée, en 1896, les patriotes reconnaissants se répandent en éloges exaltés. *« Par l'unité de sa vie, la droiture de son caractère, ses qualités privées, sa vaillance et son dévouement à la patrie, il touche presque à la vraie grandeur,* écrit l'éditorialiste du *Petit Parisien*. *Il n'y a pas une tâche, pas une défaillance, pas une contradiction dans cette existence. Trois affections suprêmes l'ont tissée et remplie : la famille, la science, la patrie ; je devrais ajouter : l'humanité. »*

V. COLLODION

Faidherbe vu du Sénégal

« Les jeunes n'en reviennent pas quand ils découvrent que Faidherbe a les mains tachées du sang de leurs ancêtres »

En septembre 2017, la statue de Louis Faidherbe, installée depuis 1886 sur la place du même nom à Saint-Louis (Sénégal), tombait à terre. Cette chute symbolique a suscité un débat national autour de ce monument de plus en plus contesté. Entretien avec Khadim Ndiaye, philosophe et historien, membre du Collectif sénégalais contre la célébration de Faidherbe.

Que représente Louis Faidherbe aujourd'hui au Sénégal ? Quels types d'édifices portent son nom ?

Un certain nombre d'édifices portent le nom de Faidherbe. C'est en particulier le cas à Saint-Louis, où l'on trouve une statue à son effigie, ainsi qu'une place et un pont

baptisés en son hommage. Tous ces lieux ont été « honorés » par Emmanuel Macron lors de sa visite au Sénégal en février 2018.

Il y a aussi une avenue Faidherbe à Dakar, et, me semble-t-il, des rues portant son nom dans des villes comme Kaolack et Thiès. À Dakar, il y a un hôtel et une pharmacie baptisés du nom de l'ancien gouverneur. On peut aussi noter qu'il y avait jadis une fanfare Faidherbe et un lycée Faidherbe à Saint-Louis. Ce dernier est devenu lycée Cheikh Omar Foutiyou Tall en 1984.

Tous ces édifices reflètent le « mythe Faidherbe » qui a longtemps existé au Sénégal. Il y a encore peu de temps Faidherbe était considéré comme une sorte d'ancêtre (*« Maam Faidherbe »*, disait-on), voire de génie tutélaire qu'il fallait « saluer » à chaque entrée ou sortie de la ville de Saint-Louis.

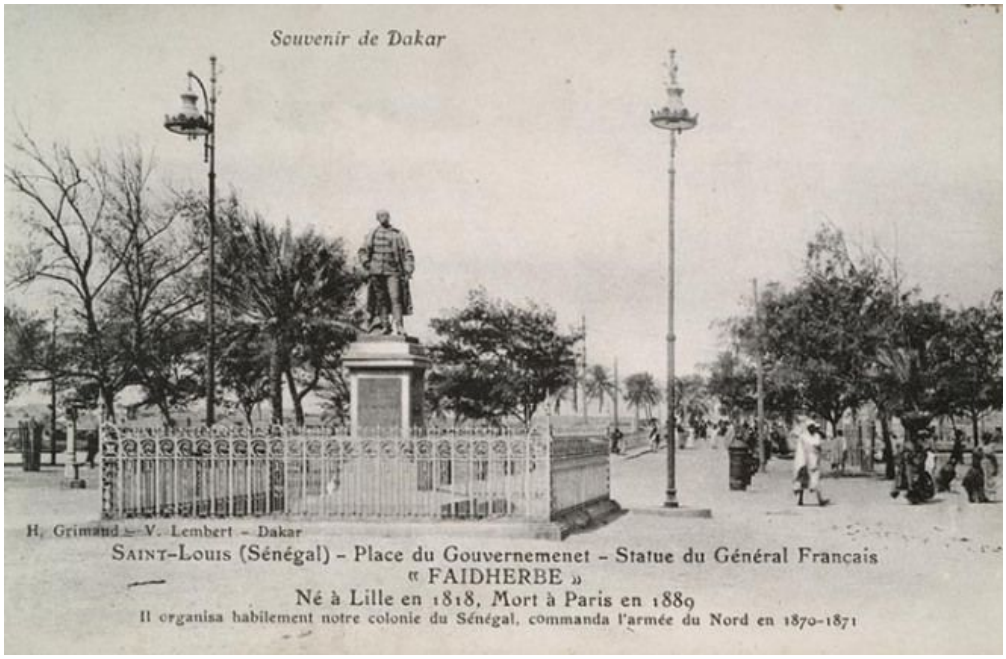
Mais ce mythe est aujourd'hui ébranlé. Grâce à un excellent travail de sensibilisation sur les réseaux sociaux, les jeunes connaissent l'impact négatif de son action. Et ils n'en reviennent pas lorsqu'ils découvrent que le natif de Lille a les mains tachées du sang de leurs ancêtres.

Le travail de sensibilisation, ainsi que la forte mobilisation contre sa statue, ont fortement écorné son image. La preuve : sa statue, tombée au mois de septembre passé puis remise sur pied par le maire de Saint-Louis, a été aspergée de peinture et continue d'être dénoncée.

Je peux citer d'autres autres illustrations de ce « divorce » des Sénégalais avec Faidherbe. Il y a par exemple le cas d'une amie qui, cherchant à organiser un événement culturel sur l'Île de Gorée, a rencontré de fortes contestations quand les gens ont appris que les participants seraient accueillis à l'hôtel Faidherbe. Certains refusent de participer à cet événement en raison du nom qui lui est donné; d'autres disent qu'il faut y aller mais pousser le gérant à changer le nom de l'établissement.

J'ai également une amie de Dakar qui est allée récemment à Saint-Louis. Elle a pris des photos partout sur l'île, sauf près de la statue de Faidherbe. Elle m'a dit qu'il n'était pas question pour elle de se faire photographier sur la place Faidherbe.

Tous ces exemples sont très révélateurs du climat actuel. Certes, il y a encore quelques nostalgiques de l'époque coloniale, mais la réalité est que Faidherbe est aujourd'hui contesté au Sénégal.



De quand datent les premières mobilisations, individuelles ou collectives, contre les célébrations de Faidherbe au Sénégal ? Quelles ont été les principales initiatives dans ce domaine ?

Déjà en 1978, l'écrivain et cinéaste sénégalais bien connu, Sembene Ousmane, dans une lettre adressée au président Léopold Sédar Senghor, déplorait la présence de la statue de Faidherbe. Il la voyait comme une provocation et une atteinte à la dignité morale de l'histoire nationale du Sénégal. *« N'est-ce pas une provocation, un délit, une atteinte à la dignité morale de notre histoire nationale que de chanter l'hymne de Lat Joor sous le socle de la statue de Faidherbe?*, écrivait-il. *Pourquoi, depuis des années que nous sommes indépendants à Saint-Louis, Kaolack, Thiès, Ziguinchor, Rufisque, Dakar, etc. nos rues, nos artères, nos boulevards, nos avenues, nos places portent-ils encore des noms de colonialistes anciens et nouveaux ? Notre pays n'a-t-il pas donné des femmes et des hommes qui méritent l'honneur d'occuper les frontons de nos lycées, collèges, théâtre, université, rues et avenues ? »*

En 2014, un blogueur de Dakar en voyage à Saint-Louis, avait trouvé scandaleuse l'inscription sur la statue : *« À son gouverneur L. Faidherbe, le Sénégal reconnaissant. »* Il avait lancé une campagne en ligne pour demander le retrait de la statue. Depuis lors, de nombreuses pages Facebook ont été créées qui dénoncent la statue. Il y a la page *« Déboulonnons cette statue honteuse »* par exemple.

Un collectif (Collectif sénégalais contre la célébration de Faidherbe) dont je suis membre a été créé pour porter la lutte et les revendications contre la statue et les noms de rues et d'édifices donnés à Faidherbe. Une lettre ouverte a été adressée au maire de Saint-Louis du Sénégal pour lister et dénoncer les nombreux crimes de Faidherbe.

Comme vous l'indiquiez, le lycée Faidherbe de Saint-Louis a été rebaptisé en 1984. Pourquoi ? Pourquoi ce ne fut pas le cas des autres édifices ?

Ce lycée « Faidherbe » a été effet été rebaptisé Cheikh Omar Foutiyou Tall au milieu des années 1980. Ce fut un acte symbolique fort, car ce lycée était quand même le premier créé par la France en Afrique ! Mais il n'y avait pas, à l'époque de mobilisation manifeste et massive contre Faidherbe. Les changements de noms de rue à Saint-Louis entraient dans le cadre normal de la gestion communale. Le maire exerçait ses prérogatives sans autre prétention. Les changements de noms de rues et d'édifices n'étaient pas sous-tendus par une politique d'affirmation de soi, anticoloniale. La donne a changé avec les multiples demandes de citoyens que nous voyons aujourd'hui.

Pouvez-vous nous préciser ce qui s'est passé autour de la statue de Louis Faidherbe à Saint-Louis en 2017 ?

La statue de Faidherbe est tombée au mois de septembre 2017 à la suite, dit-on, de fortes pluies qui sont abattues sur la ville. Les personnes qui réclamaient depuis plusieurs années le déboulonnement de la statue avaient crié victoire même si elles auraient aimé la déboulonner elles-mêmes.

La jubilation se faisait sentir sur les réseaux sociaux. La chute de la statue signifiait retrouver un imaginaire perdu et la fin de l'hégémonie coloniale qui subsistait encore

par la présence de certains symboles. Beaucoup disaient vouloir renouer avec leur histoire en célébrant leurs dignes et valeureux héros oubliés. Un tortionnaire ne pouvait être un héros à leurs yeux.

En face, il y avait quelques nostalgiques qui se sont arc-boutés sur l'argument mémoriel qui consiste à dire que « déboulonner une statue c'est effacer l'histoire », que « Faidherbe fait partie de l'histoire de Saint-Louis ». M. Abdou Aziz Guissé, le directeur du patrimoine culturel, soutenait, lui, que la statue, qu'elle soit chargée positivement ou négativement, fait partie du patrimoine architectural et historique et, de ce fait, elle devait être maintenue non pas pour célébrer la colonisation mais par devoir de mémoire.

C'est sur ces entrefaites que le maire de Saint-Louis, Mansour Faye, sans consultation de ses administrés, a pris la décision de remettre la statue à sa place créant une forte levée de boucliers.

Chose curieuse tout de même à relever : la statue de Faidherbe a été replacée sous forte escorte policière. Il y a quelque chose de contradictoire en cela. Dans quel pays au monde la statue d'un héros est-elle installée ou réinstallée sous escorte policière ? Le héros doit en principe susciter de la joie. On organise une fête pour célébrer sa reconnaissance. Cette escorte policière n'est-elle pas finalement une bonne illustration du désaveu de la statue ?

Que vous inspire le fait qu'il y a des rues, des métros, des lycées, des statues qui rendent hommage à Faidherbe en France ?

Cela nous met en face d'un paradoxe intéressant : le bourreau de populations entières en Afrique est célébré comme héros en France. En transformant la citation de Blaise Pascal, on pourrait dire: *« Héros en deçà des Pyrénées, tortionnaire au-delà. »* Faidherbe a certes combattu les Prussiens pour le bénéfice de la France, mais, en France, on semble oublier que le général Faidherbe était le grand acteur d'une entreprise coloniale qui a brillé par ses horreurs.

Je pense que les Français, comme le leur dit si bien l'écrivaine Léonora Miano, doivent accepter de considérer certaines références de la République comme des

tortionnaires. Faidherbe n'a pas qu'envoyé des soldats pour massacrer des populations, il a lui-même participé au meurtre de centaines de personnes et à l'incendie de plusieurs villages au Sénégal. Ces faits documentés sont accessibles aux Français qui veulent s'instruire sur les exploits sanglants du général au Sénégal. Cela leur permettra de relativiser la vision qu'ils ont encore de Faidherbe.

Les présidents Emmanuel Macron et Macky Sall, et leurs épouses, sur le pont Faidherbe de Saint-Louis (Sénégal) en février 2018.

Pensez-vous qu'il faille retirer ces symboles ou voyez-vous une autre solution ?

Au Sénégal, des personnes ont proposé de remettre la statue de Faidherbe dans un musée dédié aux objets coloniaux. Ce musée pourrait être visité par des enseignants et leurs élèves dans le cadre de cours sur l'histoire coloniale. Cette solution pourrait être aussi une façon de satisfaire les nostalgiques de la colonisation. Il y en a en effet qui se glorifient encore du passé colonial.

Au-delà de Faidherbe, se pose, dans ce monde devenu interconnecté, la question de savoir qui mérite vraiment d'être célébré. Peut-on être héros à moitié ? Doit-on à l'intérieur d'un pays glorifier un individu considéré comme tortionnaire par des populations d'autres pays ? La blessure mémorielle de cet être-autre qui ne vit pas

avec nous, ne doit-elle pas être prise en compte ? C'est une question à laquelle le monde doit répondre.

Aujourd'hui, il y a un débat qui traverse de nombreux pays sur les statues de personnages controversés. Ce débat se pose avec plus d'acuité depuis les manifestations de Charlottesville aux États-Unis contre le retrait de la statue du général confédéré, Robert Lee. On a vu des protestations et des pétitions un peu partout dans le monde contre des figures et symboles du racisme ou de la colonisation. Les statues de Gandhi, pourtant apôtre de la non-violence, de Cecil Rhodes, de Léopold II, d'Horatio Nelson, entres autres, sont fortement contestées. Tout récemment, à Barcelone, la statue d'Antonio López, un homme d'affaires qui s'enrichissait grâce au commerce d'esclave, a été retirée.

Nous assistons à un changement de paradigme. En 2015, au Royaume-Uni, des étudiants ont exigé et obtenu une décolonisation de l'enseignement universitaire afin de donner le point de vue des colonisés. Je pense personnellement qu'il est arrivé le moment d'écouter la voix de ces organisations et mouvements de citoyens qui, partout dans le monde, contestent une certaine conception de l'histoire qui donne la part belle aux tortionnaires, aux racistes, aux acteurs de la colonisation et qui grave dans la pierre ou le bronze des figures historiques controversées.

Deux cents ans d'hypocrisie colonialiste

Aux origines lointaines de la Françafrique

> « Monde compartimenté, manichéiste, immobile, monde de statues : la statue du général qui a fait la conquête, la statue de l'ingénieur qui a construit le pont. Monde sûr de lui, écrasant de ses pierres les échines écorchées par le fouet. Voilà le monde colonial. »
>
> Frantz FANON, *Les Damnés de la terre*, 1961.

Pourquoi s'attaquer aujourd'hui à Louis Faidherbe ? Pour une raison simple : parce que les monuments, les bâtiments et les rues qui lui rendent hommage, célèbrent – sans toujours le dire ouvertement – le projet colonial auquel il a consacré sa vie. Si l'homme Faidherbe appartient indéniablement au passé, ses idéaux polluent encore notre présent. La célébration perpétuelle que nous imposent ces statues et ces rues prouve que l'idéologie coloniale reste bien vivace.

Faidherbe n'était pas un agent parmi d'autres du colonialisme français. Il en fut un précurseur, un théoricien et un propagandiste. Il a même fini par en devenir un symbole.

Inspiré par la conquête de l'Algérie, Faidherbe a creusé le sillon du colonialisme en Afrique occidentale et systématiser la domination de peuples jusque-là souverains. De façon décisive, il a mis de force une terre étrangère – le Sénégal – au service d'une puissance occupante – la France –, au détriment de ses habitants. Il a ensuite transmis son savoir-faire à ceux qui ont poursuivi son « œuvre », perfectionné ses méthodes et poussé toujours plus loin la soumission du continent africain.

Dans une historiographie contemporaine qui peine à s'émanciper de la mythologie fabriquée par la III^e^ République, tout cela vaut à Faidherbe les titres flatteurs de « bâtisseur » et de « visionnaire ».

Faidherbe, un « colonialiste modèle »

Bien sûr, la mort de Faidherbe en 1889 n'a pas enterré le colonialisme : elle a au contraire galvanisé ses promoteurs. Pendant des décennies, les politiciens ont cité le « bon gouverneur Faidherbe » en exemple et fait imprimer son visage dans les manuels scolaires. Des générations d'administrateurs l'ont lu et admiré, avant de l'imiter dans leur gestion quotidienne des colonies.

Tous ces gens voulaient croire aux mythes que Faidherbe avait contribué à propager. Qu'on colonisait pour le bien des Africains. Qu'on les protégeait contre leurs ennemis et leurs mauvais penchants. Qu'ils seraient éternellement reconnaissants à la France d'avoir construit des routes, des hôpitaux, des écoles. Qu'ils rendraient grâce aux colonisateurs de leur avoir enseigné la morale chrétienne et la langue française. Bref, qu'après avoir bien travaillé, et un peu sué, les Africains deviendraient eux aussi de bons Français.

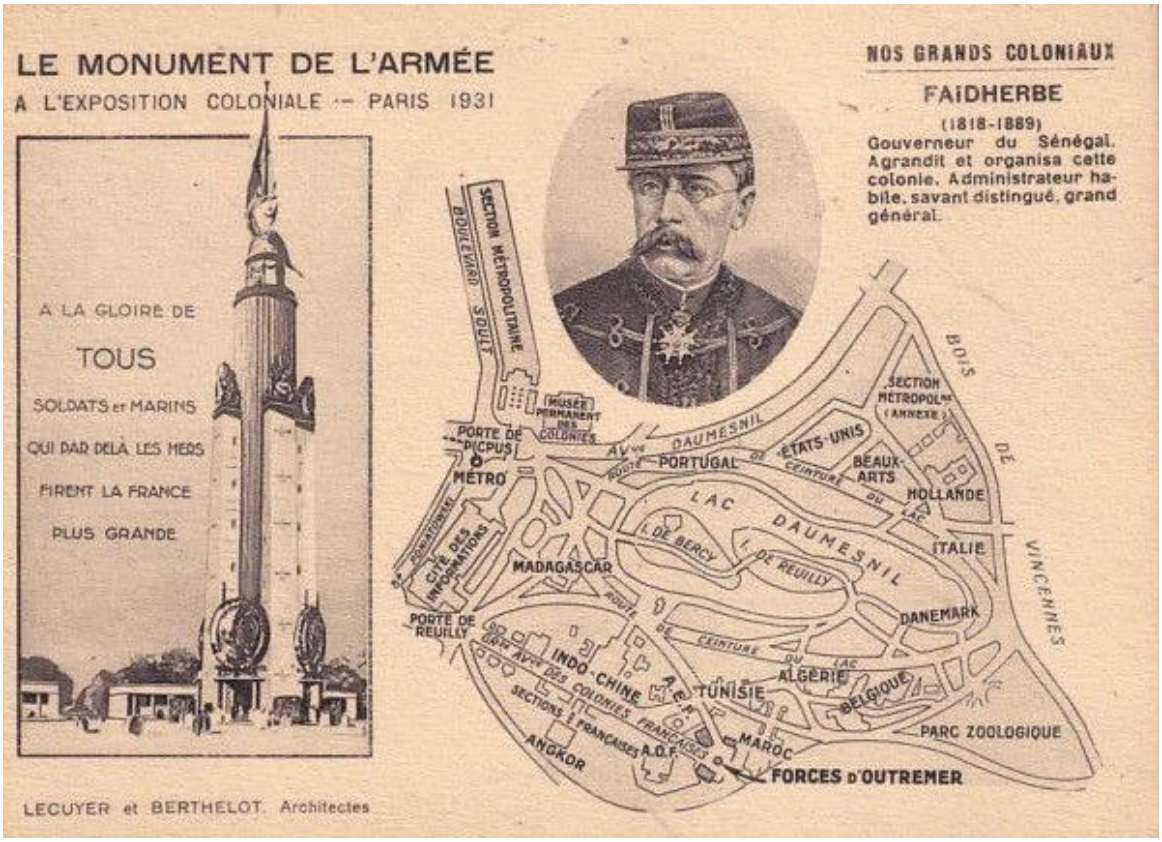


Image de propagande diffusée pendant l'Exposition coloniale de 1931.

Le mythe était si fort que certains Africains se sont eux-mêmes mis à y croire. Pour ne pas mourir de désespoir, ceux-là se sont mis à admirer Faidherbe à leur tour et ont adopté « nos ancêtres les Gaulois ». Les autres, moins crédules ou moins choyés par l'occupant, durent écouter en silence les fables colonialistes et accepter les monuments qu'on dressait chez eux en guise de leçon. En 1961, le psychiatre anticolonialiste Frantz Fanon décortiquait finement ce qui se jouait alors : *« Chaque statue, celle de Faidherbe ou de Lyautey, de Bugeaud ou du sergent Blandan, tous ces conquistadors juchés sur le sol colonial n'arrêtent pas de signifier une seule et même chose : "Nous sommes ici par la force des baïonnettes"… »*

WWW.DIRECTMATIN.NET **Monde** N° 827 JEUDI 10 FÉVRIER 2011 15

L'AFRIQUE INDÉPENDANTE CHAQUE SEMAINE, FOCUS SUR CES PERSONNALITÉS QUI ONT ŒUVRÉ POUR L'INDÉPENDANCE

LES MILITAIRES BÂTISSEURS

DES CHAMPS DE BATAILLE AUX CHANTIERS

Les militaires n'ont pas fait que conquérir des portions de territoire. En Afrique, ils ont également pris part à leur aménagement. Construction de ports, de routes, de voies ferrées, édification d'écoles, de dispensaires, autant d'infrastructures auxquelles ils ont contribué avec, pour but, la naissance d'un Etat viable. «Les militaires français ont joué le rôle d'urbanistes et d'aménageurs. Ils ont mis leurs compétences au service de grands projets d'intérêt général et ont également favorisé la formation de cadres locaux», souligne Pierre Gény, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences d'outre-mer, qui cite les exemples de Joffre, Gallieni et Faidherbe. Une démarche certes altruiste, mais pas seulement. «Evidemment, toutes ces infrastructures avaient une visée stratégique, car elles permettaient d'assurer un meilleur contrôle des territoires», note M. Gény. •

LOUIS FAIDHERBE (1818-1889)

© ABECASSIS/IPA

Militaire de carrière, polytechnicien, Louis Faidherbe se voit confier l'administration du Sénégal à partir de 1854, date à laquelle il prend ses fonctions de gouverneur. Dès 1855, il fonde la Banque du Sénégal, puis l'«Ecole des otages» pour la formation des cadres locaux, ainsi qu'un tribunal musulman. En parallèle, Faidherbe enregistre de nombreuses victoires militaires et pose les jalons de l'expansion française au Soudan. Il est considéré aujourd'hui comme le premier grand technicien de la colonisation française en Afrique noire.

JOSEPH GALLIENI (1849-1916)

© E.R.L./SIPA

Nommé maréchal de France à la fin de sa carrière, Joseph Gallieni ne s'est pas illustré qu'en remportant la bataille de la Marne. Son action en tant qu'administrateur en Afrique, notamment au Soudan français (actuel Mali), se traduit par la réalisation de multiples équipements, jardins, marchés, routes, chemin de fer ou dispensaires. Mais c'est à Madagascar qu'il imprime le plus sa marque. Nommé gouverneur en 1896 (jusqu'en 1905), il doit pacifier le pays, mais s'évertue à le doter d'infrastructures (écoles, voies ferrées, ports…).

JOSEPH JOFFRE (1852-1931)

© ABECASSIS/IPA

Elève de l'école du Génie de Fontainebleau, qu'il intègre après Polytechnique, Joseph Joffre se voit confier pour sa première mission en Afrique, en 1892, la coordination de la construction du chemin de fer Dakar-Niger. Un an plus tard, il se lance dans la campagne de Tombouctou (Mali), dont il sort vainqueur face aux Touaregs et qu'il ponctue d'une série d'aménagements d'envergure visant à pacifier la région. Rentré en France en 1903, après un détour par Madagascar, il est fait maréchal en 1916.

Article publié en 2011 dans le journal *Direct Matin* (groupe Bolloré), à l'occasion des cinquante ans de l'indépendance des anciennes colonies françaises d'Afrique. Parmi les personnalités présentées comme ayant *« œuvré pour l'indépendance »* : Louis Faidherbe.

Déboulonnons le mythe du « bon colon » !

Faidherbe avait fait sienne cette devise : *« Il faut prendre pour règle de conduite l'intérêt des indigènes. »* Hypocrisie effarante quand on sait quelles cicatrices il a laissées au Sénégal…

Mais ce qu'il y a de plus effarant encore, c'est que cette hypocrisie s'est perpétuée après les indépendances des anciennes colonies françaises d'Afrique, proclamées à l'orée des années 1960. C'est même devenu un des slogans favoris de la Françafrique, ce système pervers qui a permis à la France de maintenir sa domination sur ses anciennes colonies *après* leurs indépendances officielles.

Étonnamment, la Françafrique – qui n'est autre qu'un système de colonialisme indirect – a renoué avec les antiques méthodes faidherbiennes. Reconnaissant sur le papier la souveraineté politique de ses anciennes dépendances, Paris s'est appuyé sur leurs nouveaux dirigeants, érigés en « amis de la France », pour les contrôler à distance. Grâce à ce pacte officieux avec Félix Houphouët-Boigny, Léopold Sédar Senghor et autres Omar Bongo, les dirigeants français ont gardé le contrôle – économique, financier, militaire – de nombreux pays africains « indépendants ».

La Françafrique, dont l'histoire est aujourd'hui connue et documentée, a toujours mis en avant les « intérêts africains » pour se justifier, et se perpétuer. Hier comme aujourd'hui, la France se propose invariablement de « protéger » et de « défendre » les Africains contre toutes sortes de périls, à commencer par le « terrorisme » ou les ingérences « étrangères » (britannique, soviétique, américaine, chinoise…). Emmanuel Macron en visite officielle au Sénégal en février 2018 prononça un étonnant discours sur la place Faidherbe de Saint-Louis : *« Ici, à Saint-Louis, autour des années 1850, les Français s'inquiétaient de la montée du djihadisme. Parfois l'histoire bégaie. »*

Oui, l'histoire bégaie. Les arguments servant aujourd'hui à justifier les ingérences de la France dans ses anciennes colonies diffèrent assez peu de ceux que Faidherbe et ses semblables brandissaient déjà, au XIX^{e} siècle. Et l'objectif est toujours le même : donner un vernis humanitaire à un (néo)colonialisme dont les objectifs véritables n'ont jamais varié : défendre, sur le dos des peuples, les intérêts stratégiques et économiques

des « élites » hexagonales.

C’est cette mortifère hypocrisie, propagée sans discontinuer depuis l’époque de Faidherbe, qu’il faut aujourd’hui démasquer.

Discours Emmanuel Macron, place Faidherbe à Saint-Louis (Sénégal), le 3 février 2018. Alors que la célébration de Louis Faidherbe à Saint-Louis est contestée par un nombre croissant de Sénégalais, notamment depuis que la statue en l’honneur de l’ancien gouverneur est tombée en septembre 2017, le président français à promis de débloquer des fonds pour réhabiliter les lieux.

Bibliographie

Leland C. BARROWS, « L'œuvre, la carrière du Général Faidherbe et les débuts de l'Afrique noire française : une analyse critique contemporaine », *Le Mois en Afrique*, n° 235 à 240, 1985-1986.

_____, *General Faidherbe, the Maurel and Prom Company, and French expansion in Senegal*, Los Angeles, University of California, 1974.

_____, « The merchants and the General Faidherbe. Aspects of French Expansion in Sénégal in the 1850s », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 61, n° 223, 1974.

_____, « Myths and realities. Conflicting Perceptions of French Colonial History and Poscolonialism, 2010 », <www.h-net.org>, janvier 2010.

Boubacar BARRY, *Le Royaume du Waalo. Le Sénégal avant la conquête*, Maspero, Paris, 1972.

Abdoulaye BATHILY, « Aux origines de l'africanisme. Le rôle de l'œuvre ethno-historique de Faidherbe dans la conquête française du Sénégal », *in* H. MONIOT (dir.), *Le Mal de voir. Ethnologie et orientalisme, politique et épistémologie, critique et autocritique*, Cahiers de Jussieu, n° 2, 1976.

Sekene Mody CISSOKO, *Le Khasso face à l'empire toucouleur et à la France dans le Haut-Sénégal, 1854-1889*, L'Harmattan, Paris, 2004.

Alain COURSIER, *Faidherbe, du Sénégal à l'Armée du Nord*, Tallandier, Paris, 1989.

Antony DARTHOIT, *Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918*, thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de J.-F. Chanet, Lille 3, 2014.

Mamadou DIOUF, *Le Kajoor au XIX^e siècle. Pouvoir ceddo et conquête coloniale*, Karthala, Paris, 1990.

Khadim NDIAYE, « Le sanguinaire général Faidherbe ne mérite pas d'avoir une statue au Sénégal. Lettre ouverte à M. Mansour Faye, maire de Saint-Louis du Sénégal », <www.ndarinfo.com>, 7 septembre 2017.

Joël GLASMAN, « Le Sénégal imaginé. Évolution d'une classification ethnique de 1816 aux années 1920 », *Afrique & histoire*, vol. 2, n° 1, 2004.

Bénédicte GRAILLES, « Louis Faidherbe, général républicain et fils du Nord. Entre image d'Épinal et culte régional (1870-1914) », *Revue du Nord*, vol. 350, n° 2, 2003.

G. Wesley JOHNSON, *Naissance du Sénégal contemporain: aux origines de la vie politique moderne (1900-1920)*, Karthala, Paris, 1991.

Vincent JOLY, *Guerres d'Afrique. 130 ans de guerres coloniales, l'expérience française*, PUR, Rennes, 2009 (chapitre 4 : p. 85-95).

Anna PONDOPOULO, *Les Français et les Peuls. L'histoire d'une relation privilégiée*, Les Indes savantes, Paris, 2008 (chapitre 3, consultable sur <www.webpulaaku.net>).

Carole RAYNAUD-PALIGOT, *La République raciale (1860-1930)*, PUF, Paris, 2006.

Yves-Jean SAINT-MARTIN, *Le Sénégal sous le Second Empire*, Karthala, Paris, 1989.

Barnett SINGER et John LANGDON, *Cultured Force, Makers and Defenders of the French Colonial Empire*, The University of Wisconsin Press, Madison, 2004 (chapitre 3 : p. 91-116).

Mamadou SY, « "Peuplades" ou descendants de Chorfas ? Représentation au XIX^e siècle des peuples de la Sénégambie septentrionale », *in* Carole REYNAUD PALIGOT (dir.), *Tous les hommes sont-ils égaux? Histoire comparée des pensées raciales 1860-1930*, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, Munich, 2009.

Ensemble contre la Françafrique !

L'association "Survie"

L'association **Survie Nord** est l'antenne de l'association Survie dans le Nord de la France.

Survie est une association loi 1901 créée en 1984 qui dénonce toutes les formes d'intervention néocoloniale française en Afrique et milite pour une refonte réelle de la politique étrangère de la France en Afrique.

Survie propose une analyse critique et des modalités d'actions encourageant chacun à exiger un contrôle réel sur les choix politiques faits en son nom. Elle rassemble les citoyens et citoyennes qui désirent s'informer, se mobiliser et agir.

Survie, *via* ses groupes de recherche, produit une analyse régulière de la politique française en Afrique et publie des brochures et des livres.

Elle compte plus de 1 300 adhérent.e.s et 25 groupes et relais locaux dans toute la France.

Rejoignez-nous !

Site Internet : survie.org

Contact : assosurvienord@gmail.com

@SurvieNord

Survie Nord